

Ce numéro contient: 1^o Un supplément musical: CHANSON DE MA MIE et PRÈS DU BERCEAU;
2^o Le 6^e fascicule du roman de M. Gaston Leroux: LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro: 75 Centimes.

SAMEDI 12 OCTOBRE 1907

65^e Année. — N^o 3372.



L'INAUGURATION DU MONUMENT DE RENÉ GOBLET, A AMIENS

M. Clemenceau: « ...S'il est un pays qui ait droit à l'amour de ses enfants et l'obtienne du premier sourire. c'est notre France d'hier, d'aujourd'hui, de demain. »

Phot. L. Hacquart.

COURRIER DE PARIS



Vous vous rappelez le cri mélancolique du gardien de musée que l'on entendait naguère — avant qu'il fût remplacé par le sifflet — se perdre à travers les salles pleines de trésors, pendant que la foule des visiteurs rabattus s'écoulait tristement et comme chassée du paradis : « On fer...me ! »? Eh bien, tous ces jours-ci, au fur et à mesure que Paris se ranime, il m'a semblé qu'une voix pareille s'élevait pour lancer et faire traîner un cri analogue, et cette fois c'était : « On ren...tre ! » que disait, avec le même accent désolé, l'invisible et fantomatique gardien.

Les mille bruits du trottoir et de la chaussée reprenaient sa plainte, depuis les claquements de fouets et les timbres des omnibus jusqu'aux beuglements des autos : « On rentre ! » Les vendeurs de journaux l'aboyaient en patageant dans les flaques. Sur les murs et le ciel gris couleur d'ennui, je lisais en lettres-réclames l'inscription fatale : « On rentre ! »

Pour si peu de temps que l'on ait quitté la grande ville, ah ! que petite elle paraît donc quand on la retrouve au sortir de la gare inhospitalière ! Eh quoi ? est-ce là mon univers habituel ? Oui, voici mes beaux quartiers, mes fameux boulevards, le même décor, toujours planté de mes anciennes joies et de mes malheurs récents ! À ces minutes, invariablement, me revient en mémoire la question saugrenue que me posaient, il y a plus de vingt ans, dans les tièdes ténèbres de la chambrée, à chaque retour de permission, les loustics réveillés : « Eh bien ? mon colon ? Paris est-il toujours en place ? »

Un quart de siècle plus tard, je puis encore, sans me tromper, faire la réponse : « Oui, oui, tout est toujours en place ! » Et l'on en éprouve presque un étonnement à tel point cet indispensable Paris s'oublie vite et manque peu dès qu'on a le courage de se brouiller pour quelques mois avec lui.

Le soir où j'y suis revenu, il pleuvait. Il pleut toujours quand on rentre. C'était la nuit, l'eau sale, les larges sabots des chevaux qui font jaillir la boue jusqu'à la hauteur des entresols, le vent qui brise les parapluies comme des pailles. Les becs de gaz, les lumières électriques ne projetaient que des lueurs mouillées. Je me sentais l'âme transie. Le ruisselant cocher que je pris m'accepta sans chaleur, avec des grognements d'ourson. Je lui donnai en tremblant mon adresse et nous partîmes. J'avais beau me dire, pour m'exciter, que je rentrais « chez moi », que j'allais retrouver, comme il est écrit dans les romans intimes, « ma table encombrée de bibelots » et « mes pantoufles chaudes » et « mes chères habitudes », je restais malgré tout effrayant de calme et je me faisais l'effet d'un émigrant. Mais je fus bientôt rudement secoué de mes langueurs. A deux reprises, le brave homme, qui s'imaginait me conduire, faillit nous verser et je compris, en un éclair, que, par cet exceptionnel déluge, il avait été forcé de mettre dans son eau beaucoup plus de vin qu'à l'ordinaire. Enfin, comme une troisième fois il avait failli me broyer contre un de ces chariots cylindriques et non suspendus qui, prétend-on, portent bonheur, je veux dire une voiture de vidange... alors je baissai la glace et, le buste sorti, rassurant d'une main mon chapeau, gesticulant de l'autre dans l'espace, je m'exprimai avec véhémence. Vous croyez que, sur son siège, le brigand s'émut ? Il me laissa finir et quand, à bout de souffle, je m'arrêtai, alors seulement, se tournant à demi et de côté, il grasseya : « Oh ! parle encore ! »

Instantanément mes noirs papillons s'envo-

lèrent. Ces trois mots, tombés comme des perles dans mon cœur, avaient suffi pour me rattacher d'un coup à notre Paris délicieux.

* * *

— Irez-vous, mademoiselle ? — J'irai. — Et vous, madame ? — Moi aussi. — Et vous, monsieur ? — Sûrement. Si d'ici-là les Apaches me prêtent vie, j'irai. — Moi, soupirez un autre, je voudrais bien, mais c'est si loin, si loin ! Trente-six jours en mer ! — Pas du tout. Vingt-cinq seulement par le Canada. — Moins encore, ajoutez un renseigné, dix-huit par le Transsibérien. Mais on dit que c'est dur. — Tant pis ! Et puis, qu'est-ce que dix-huit jours de wagon ?

Vous avez deviné qu'il s'agit de l'Exposition qui aura lieu à Tokio, en 1912 ? Depuis qu'elle est annoncée, on ne parle pas d'autre chose, et les désirs s'agitent, battent des ailes. Enfin on est fou, on rêve de maisons de thé... C'est d'ores et déjà, et avant même d'être parti, le voyage « qu'il faut avoir fait ».

Ah ! Djipen ! Empire du Levant, des trois mille huit cent cinquante îles ! quelle fascination n'exerce-tu pas sur nous ? Dès que l'on prononce ton nom, Japon, c'est comme un froissement de crépon et de papier huilé ; nous voyons se balancer des lanternes peintes éclairées de lueurs douces comme la lune, le ciel se peuple de cerfs-volants à ribambelle de comètes ainsi que dans les estampes de Hiérashigué, et nous pensons à la fête des parasols et à celle des chrysanthèmes, et à celle des cerises, et à celle des fleurs de pêcher. Nous suivons des sentiers étroits et sinueux sucrés de neige, où les hauts patins des mousmés laissent des traces d'oiseaux, nous passons sur des petits ponts dont l'arche, pas plus grande qu'une anse de bouillotte, enjambe un ruisseau de cristal, et nous nous mettons à plat ventre pour étudier de plus près les thuyas nains de deux cents ans qui tordent les nodosités de leurs racines dans des vases de grès vert de jade ou brun quenouille de roseau. C'est le vieux, très vieux Japon, le Japon millénaire, celui des livres d'étrennes, des anciens navigateurs montés sur des frégates et des « flûtes », celui des samouraï en armures bleu-langouste, des grands sabres et des petites tasses, celui des palais, des temples et des bazars, des toits aux angles retroussés qui ont l'air de toujours rire, des petits chevaux gras presque noyés en entier dans les torrents de leur crinière, le pays du palmier-éventail et du bois de couleuvre, des chats sans queue, où les soldats mangent la chair des serpents qui donne le courage. Et c'est aussi pour nous, frivoles enfants en perpétuelle récréation, le pays des mièvres poupées au casque de luisant ébène, aux joues de farine, dont la bouche semble faite d'une coupure au rasoir en pleine chair... Au bord, il est resté une mince ligne de sang, et ce sont les lèvres... Le pays également des jongleurs trapus et des acrobates que nous avons admirés dans les cirques où, des orteils crispés de leurs pieds nus dont la plante a des reflets cuivrés de champignon, ils s'arc-boutent à la flexible perche de bambou... Et on pense à Loti, à des ciels, à des choses, à d'étranges musiques...

Moi, je me rappelle M. Edmond de Goncourt.

Le Japon ! *Leur* Japon à Jules et à lui ! *Son* Japon à lui tout seul, Edmond ! Ah ! qu'il l'a aimé, convoité ! C'était l'Amérique de ses insomnies. Qu'il désirait donc la connaître ! Pour cet unique et hallucinant voyage, il eût renoncé à un an de « grenier ». Et cependant, s'il blanchissait encore au milieu de nous, le magnifique et affectueux égoïste, tel que la pointe de Bracquemond nous en a laissé l'image inquiète, aristocratique, sèche et serrée, avec ses cheveux souples

et fins d'argent verdâtre, son noble nez pincé aux coins et son œil de canard japonais à la pupille de laque... oui, s'il était là, balançant sa jolie main désossée de violoniste, comme je suis sûr que l'idée ne lui viendrait même pas d'aller à Tokio en 1912... pour l'Exposition ! Non, grand et droit, en chaussons qui cirent le parquet, il irait le soir, avant de se coucher, regarder un instant, dans la pièce où elles étaient disposées, ses collections de boîtes poudrées d'or ceintes de molles cordelières orange, ses gardes de bronze ajouré, ses kakemonos frémissant comme des tôles peintes le long des murs et où étaient figurés de pâles tigres qui ricanaient et des poissons volants merveilleux faisant la cabriole dans une chute d'eau, et des hiboux blonds perchés sur une branche en trois coups de pinceau vers lesquels s'avançaient invinciblement les doigts illusionnés par l'attirante élasticité des plumes... et ses innombrables netzkés d'ivoire, de toutes les patines, qu'il était si malheureux de voir pris, par les ignorantes bécasses auxquelles il les montrait nonchalamment, pour des manches d'ombrelles ! Et, contemplant ces chères choses où s'était engloutie une bonne moitié de son existence, il s'écrierait : « Qu'irais-je fabriquer là-bas, Dieu du ciel ! Pour ne voir que des machines, des canons et des shrapnells ? et loger dans quelque Metropolitan ou Pyramidal installé à l'européenne avec « tout le confort moderne » ? quand je me trouve si bien ici, derrière les petits carreaux de ma maison d'Auteuil et qu'en une demi-heure je suis rendu chez Bing sans courir les mers ! Et que deviendraient en mon absence ma vieille servante Pélagie et mes jeunes disciples ? Ne bougeons pas. »

Voilà ce que penserait à coup sûr avec sagesse le biographe d'Outamaro, « peintre des maisons vertes ». Et, le dimanche suivant, nous le reverrions — avec quelle savoureuse et discrète joie ! — assis, selon son habitude, sur un divan du « grenier » au fond, face à l'entrée, une jambe repliée sous l'autre. Sa tête fluissante et hautaine émergerait toujours des flocons du foulard de soie immaculée. Il parle. Tout le monde l'écoute, et je l'entends encore. A pas prudents, le dos mystérieux, la barbe effarouchée, tel qu'un Clouet de sacristie, Huysmans — qui depuis est mort comme un saint — vient précisément de sortir. Il a poussé la porte qui est retombée avec le ouaté d'un « tambour » de chapelle.

Aussitôt alors, c'est à qui célébrera l'âpre et aigre talent de l'auteur d'*A van l'eau*, on vante la chagrine et ombrageuse douceur de ses relations, et plus d'un le plaint pour sa santé précaire.

Goncourt qui l'aime et l'admire, et sincèrement veut l'honorer, dit après une minute de réflexion : « Quand il vous donne une poignée de main, c'est comme s'il vous remettait une petite taupe morte. »

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

UN BUSTE DU PAPE PIE X

Un des jeunes artistes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, M. Jean Larrivé, vient de terminer un buste du pape Pie X qui paraît tout à fait remarquable, et, en tout cas, d'une frappante ressemblance.

La tâche, au dire de ceux qui ont approché le souverain pontife, était extrêmement difficile. La physionomie de Pie X est, en effet, d'une étonnante mobilité et, d'un jour à l'autre, suivant l'impression qui le domine, le pape, si l'on peut dire, « ne se ressemble pas ». Or, les familiers du Vatican sont frappés de la vérité, de la vie intense du buste modelé par M. Larrivé. Ils y reconnaissent à merveille le



Busté du pape Pie X exécuté par un artiste français, M. Jean Larrivé.

pontife, l'expression de douceur résignée de sa physionomie, la simplicité de son abord. Et tel a été le succès de cette œuvre que M. Jean Larrivé a pu faire aussitôt les portraits du cardinal Merry del Val et de Mgr Bisleti, majordome et maître de chambre de Sa Sainteté.

M. Jean Larrivé, né en 1875, est élève de Barrias. C'est en 1904 qu'il obtint le prix de Rome, avec un *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*. Il n'a donc plus qu'une année à passer à Rome.

LE MONUMENT DE RENÉ GOBLET A AMIENS

Dimanche dernier, on a inauguré, à Amiens, un monument élevé par souscription publique à la mémoire de René Goblet, ancien président du Conseil, qui fut député de la Somme et maire du chef-lieu.

Ce monument se dresse à l'entrée de la ville, près de la gare, entouré d'un parterre gazonné. Œuvre du sculpteur Jacques Perrin et de l'architecte Xavier Girard, il a pour motif principal une statue de marbre blanc représentant *la Conscience*, sous les traits d'une femme pensive vêtue à la grecque, la tête laurée, la main droite appuyée sur un fût de colonne, la main gauche pendant le long du corps et tenant un couronne. Encastré dans le socle, un médaillon de marbre, d'or, comme la figure allégorique, au ciseau de M. Perrin, reproduit les traits de l'homme d'Etat. Au-dessous, cette simple inscription : *A René Goblet*. Sur la face postérieure du piédestal, deux millésimes, indiquant les années de la naissance et de la mort : *1828-1905*. L'ensemble se détache sur un fond de grands arbres, avec une harmonieuse sobriété.

La cérémonie d'inauguration a emprunté une particulière solennité à la présence du président du Conseil, accompagné de trois ministres : MM. Pichon, Milliès-Lacroix, le général Picquart, et de trois sous-secrétaires d'Etat : MM. Maujan, Dujardin-Beaumez, Simyan. Après plusieurs orateurs, entre autres M. Fiquet, député du département et maire d'Amiens, M. Clemenceau prit la parole : en louant la droiture et la fermeté de caractère, le désintéressement de René Goblet, en retraçant la vie politique d'un de ses prédécesseurs au pouvoir, il prononça, de l'avis unanime, un de ses discours les plus éloquentes et les mieux inspirés.

L'HIVERNAGE A CASABLANCA

La saison des pluies, qu'on redoutait pour nos troupes campées sous Casablanca, est venue prématurément, — comme cela est arrivé chez nous, d'ailleurs, et en Espagne, où les averses, devançant

l'époque à laquelle on les pouvait attendre, ont causé tant de désastres.

« Les pluies abondantes, écrivait récemment au *Temps* le docteur Dyé, frère de l'officier de marine distingué qui a établi l'hydrographie des côtes marocaines, ancien membre lui-même de la mission hydrographique, les pluies abondantes arrivent ordinairement à fin octobre, et les coups de vent sur mer se font sentir au début de novembre. » Or, dès le 27 septembre, les dépêches de Casablanca signalaient qu'un vent violent de l'ouest, qui avait soufflé la veille toute la journée, avait brusquement amené la pluie. Elle sévit, torrentielle, toute la nuit, et le camp n° 2, en quelques heures, fut transformé en un vrai marécage, au milieu duquel les soldats, dans l'eau jusqu'à mi-corps, recherchaient, repêchaient les objets de campement, les nattes, leurs divers ustensiles.

Le quartier général avait particulièrement souffert, et aussi, la manutention. Il y avait, dans le campement des tirailleurs, 50 centimètres d'eau. Il fallut creuser en hâte des canaux d'écoulement, et l'on dut se préoccuper d'aménager les quartiers d'hiver. C'est aujourd'hui chose faite.

On n'a pas eu à abandonner le terrain où, depuis le commencement des hostilités, sont campées nos troupes. On a constaté, en effet, que le creusement d'une fosse de drainage suffirait à provoquer l'écoulement des eaux. On demeure donc sur les anciennes positions.

Le plan que nous publions montre en détail la disposition du camp, défendu sur toute la partie de son pourtour qui fait face à la plaine, par des réseaux de fils de fer barbelés.

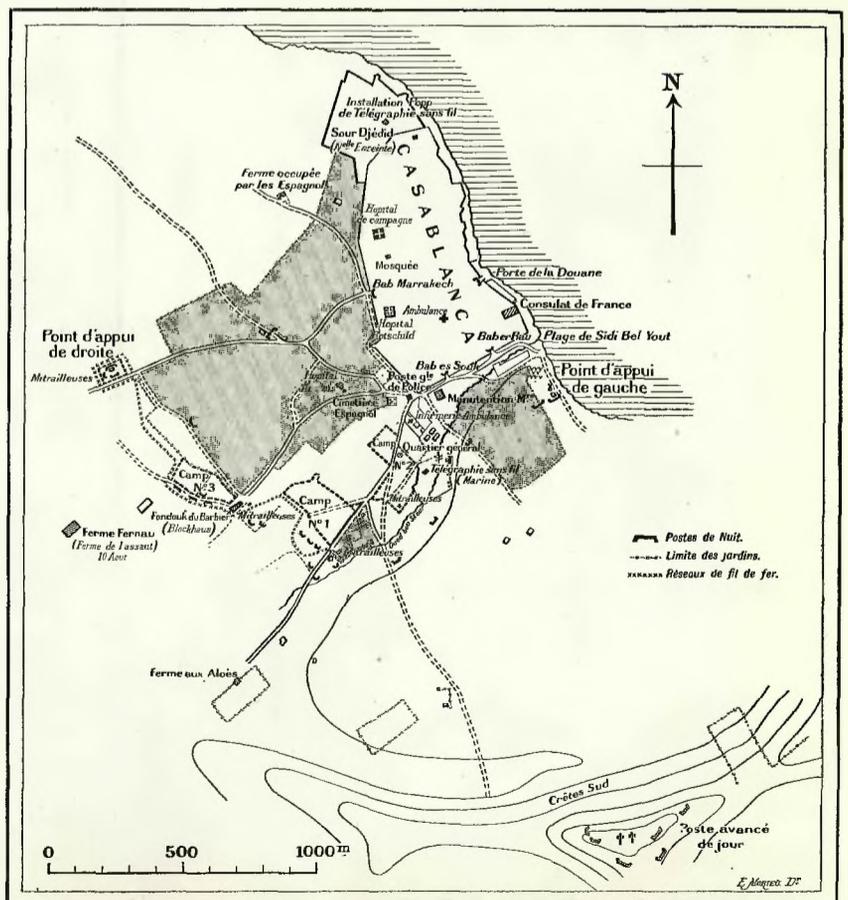
Mais les tentes devenant insuffisantes à protéger contre les ondées leurs habitants, on s'est mis en devoir de construire des baraquements moins fragiles. Des quantités énormes de bois ont été aussitôt expédiées ; elles sont arrivées à bon port, et l'on s'est

mis à l'œuvre avec entrain, les combattants de la veille devenus d'adroits ouvriers.

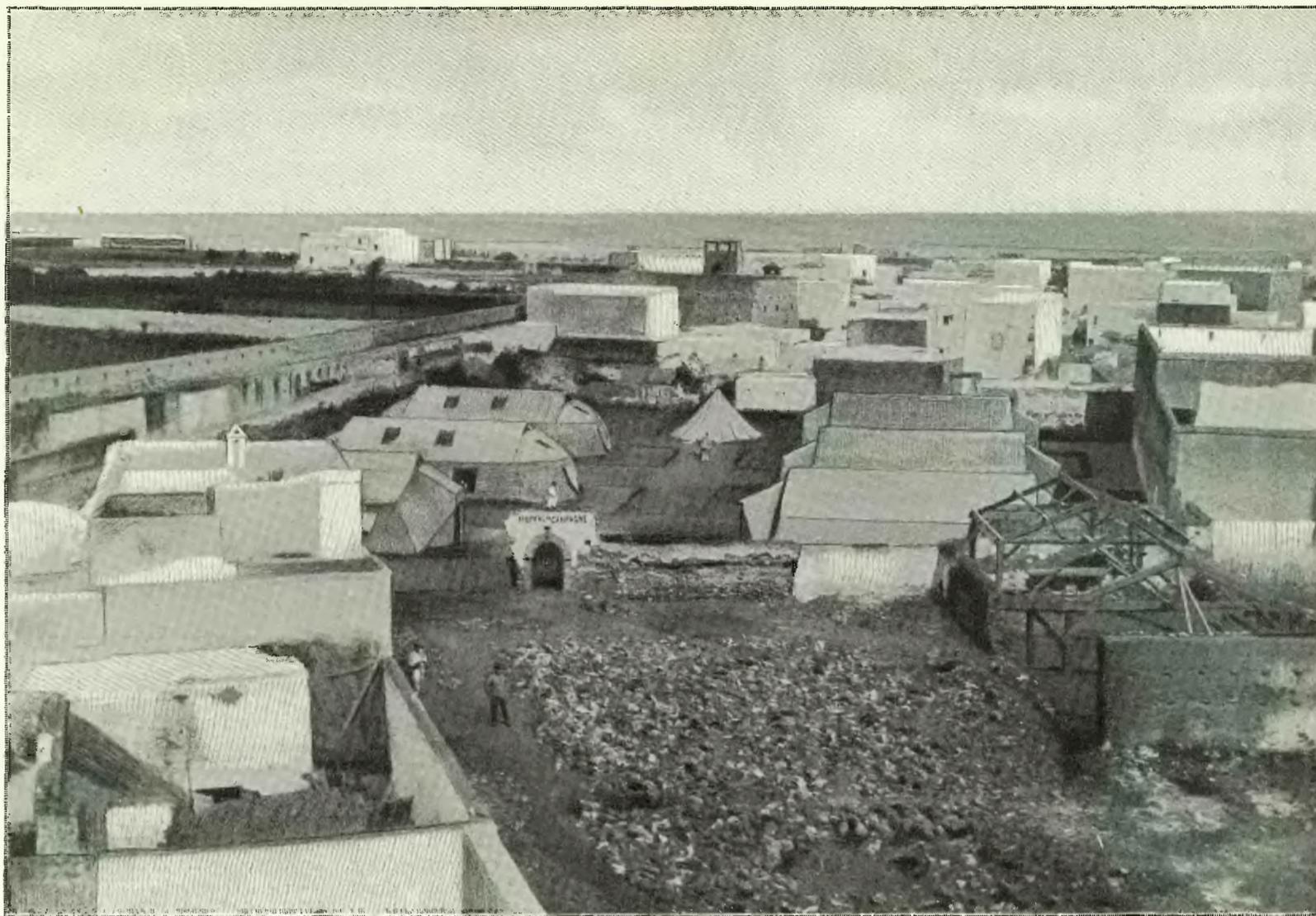
En même temps venaient de France, sur le *Mytho*, les artilleurs destinés à remplacer le contingent libérable. Ils débarquèrent en uniformes tout neufs, et ces tenues ultra-correctes leur attirèrent, de la part des camarades couverts de boue et s'escrimant à des travaux de charpente et de maçonnerie, des lazzis amicaux qui attestaient au moins la belle humeur des travailleurs.

Le calme est aujourd'hui complet à Casablanca et aux environs. « Ce qui me gêne le plus, pour aller de l'avant, disait un récent télégramme du général Drude, c'est que je n'ai personne devant moi. » Les Marocains se sont retirés, préoccupés, sans doute, eux aussi, de passer à l'abri la saison des pluies.

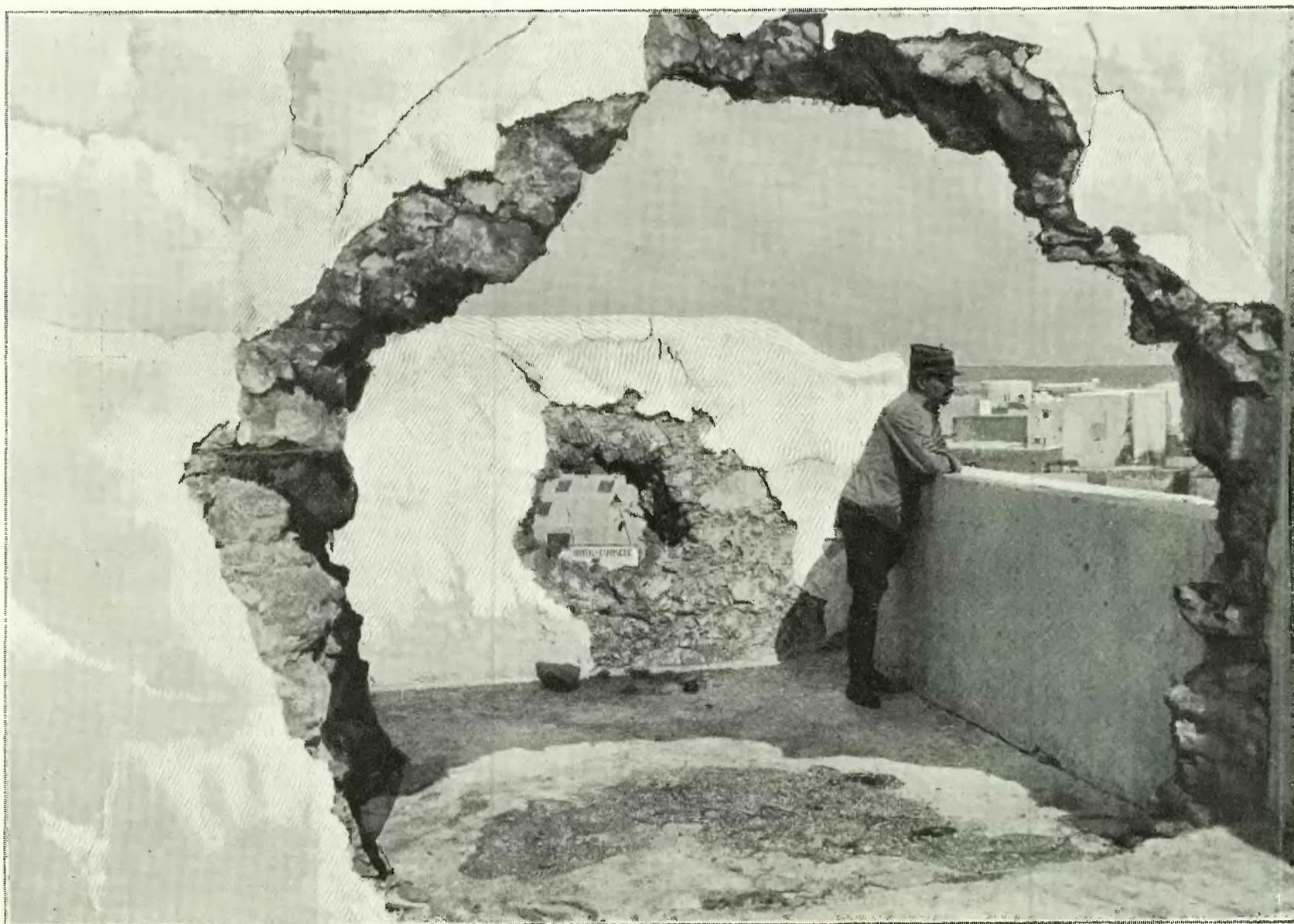
Quoi qu'on puisse penser de leur bravoure, il est certain que l'arrivée dans un de leurs camps d'un obus capable de faire des ravages pareils à cette trouée à travers deux murailles, qu'on voit sur l'une de nos photographies, doit être pour leur donner à réfléchir.



Disposition de nos cantonnements d'hiver et de nos services sanitaires à Casablanca. Les jardins sont représentés en pointillé. (Plan dressé par M. Réginald Kann.)

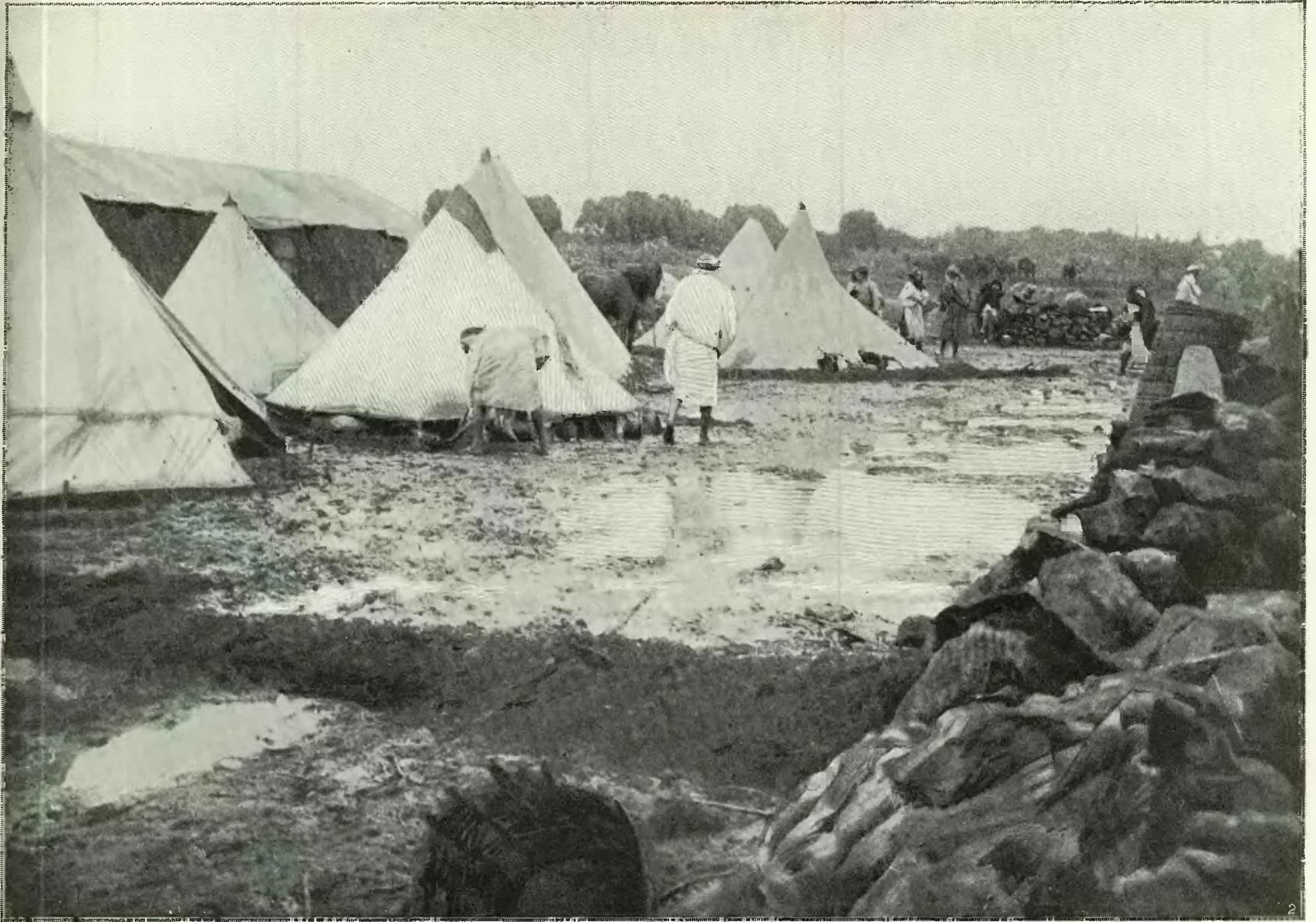


Vue générale de l'hôpital de campagne.



La terrasse de la maison habitée par les médecins de l'hôpital de campagne
(A travers la double brèche faite par un obus, on aperçoit la porte d'entrée et les grandes tentes de l'hôpital.)

A CASABLANCA. — Le service sanitaire.



Le camp des goumiers après la première averse.



Goumier ramassant des nattes sur l'emplacement de sa tente.

Photographies Hubert Jacques.

A CASABLANCA. — La saison des pluies.



Les phoques de l'île Saint-Paul, dans l'archipel Pribilof (mer de Behring).

HÉCATOMBES DE PHOQUES

L'île Saint-Paul, qui fait partie de l'archipel Pribilof (mer de Behring), aura eu plusieurs fois les honneurs de l'actualité depuis un an. Rappelons qu'elle tire son importance de ce fait, qu'elle sert de refuge à d'innombrables bandes de phoques de l'espèce dite *fur seal*, dont la fourrure est très estimée.

Quand les Russes étaient encore les maîtres de cet archipel, vendu plus tard aux Etats-Unis en même temps que l'Alaska, les phoques pullulaient dans ces parages. La colonisation de la Californie et de la Colombie britannique



Le massacre des mâles « superflus ».

fut leur arrêt de mort. Leur nombre, évalué, en 1874, à 4.700.000, était réduit, dix ans plus tard, à 2 millions de têtes. Des lois de protection furent promulguées, mais elles furent inefficaces, et le troupeau ne compterait plus aujourd'hui que 180.000 têtes.

Une aussi navrante constatation ne pouvait laisser insensible M. Théodore Roosevelt, qui porte le plus vif intérêt aux questions d'histoire naturelle. En un magistral *Message* qu'il adresse aux Chambres américaines, il leur demande d'empêcher que cette espèce soit vouée à l'extinction totale, comme le furent le bison et d'autres grands mammifères du nouveau monde.

Son éloquent plaidoyer serait digne d'une traduction *in extenso*. Le président de la grande république y dénonce les forfaits des braconniers japonais qui, se riant des conventions internationales, massacrent les inoffensifs phocidés réfugiés dans les eaux territoriales américaines, et osent même les poursuivre jusque sur les plages de l'archipel.

On se rappellera — et le *Message* analyse sévèrement les faits — que la sourde animosité qui règne actuellement entre les Etats-Unis et le Japon eut

pour point de départ une incursion d'aventuriers nippons dans l'île Saint-Paul. Le 16 juillet 1906, plusieurs goélettes les y débarquaient clandestinement. Quand les gardes indiens les eurent chassés le lendemain, leur tuant sept hommes et capturant une douzaine de prisonniers, on constata qu'ils avaient eu le temps de tuer et de dépecer un millier de phoques.

« Presque toutes les victimes, écrit le président, étaient des femelles : c'est dire que leurs petits furent condamnés à mourir de faim. Il est horrible de constater avec quelle effroyable sauvagerie les maraudeurs japonais s'étaient acquittés de leur sanglante besogne.

» La plupart des malheureuses bêtes avaient été écorchées vivantes. On en trouva qui, à moitié écorchées, vivaient encore, traînant sur la plage leur corps informe qui ressemblait à une pièce anatomique... »

Le cri ému du président Roosevelt aura-t-il son écho dans les chancelleries de Londres et de Tokio ? Les derniers survivants des *fur seals* échapperont-ils au massacre et aux supplices qui furent le lot de leurs millions de compagnons ?...

Complétons ces informations par quelques détails qui rendront plus clair le sens de nos photographies. Une fois par an, le gouvernement américain fait procéder à l'abatage des mâles *superflus*, c'est-à-dire des individus de trois à quatre ans qui ne furent pas assez forts ou assez courageux pour détrôner les vieux chefs de bandes. Ces jeunes mâles, repoussés par leurs puissants rivaux, forment des colonies solitaires. Au jour fixé, les gardes indiens les rabattent vers la plage et les assomment à coups de bâton.

Les peaux sont vendues à une compagnie concessionnaire qui les transporte à Saint-Louis, le grand marché des fourrures des Etats-Unis. Elle doit même réaliser sur l'opération un bénéfice considérable, puisque ces peaux, très estimées sur le marché, lui sont vendues moins de 2 dollars par le ministère du Commerce. Après leur préparation, la plupart sont réexpédiées vers le Pacifique, et transportées en Chine, où les riches mandarins les achètent à bon prix.



LES PHOQUES A FOURRURE — Après le massacre : le dépeçage.



L. Sabattier

L'«OUVERTURE DU BOIS». — Une novice.

Les feuilles tombent, on commence à y voir clair sous les futaies. Dans la plaine, battue en tous sens depuis un mois, les compagnies de perdreaux deviennent de plus en plus rares. Le gibier, qui avait vécu si longtemps tranquille dans les blés, les avoines et les luzernes, affolé d'abord par les faucheuses, les faneuses, puis les moissonneuses-lieuses et autres engins, ensuite, la récolte rentrée, par les chasseurs, s'est réfugié dans les couverts et les taillis, où les pouillards d'il y a six semaines sont devenus de beaux faisans qui, désormais, figureront au tableau à la place des perdreaux défunts. On va faire l'ouverture du bois.

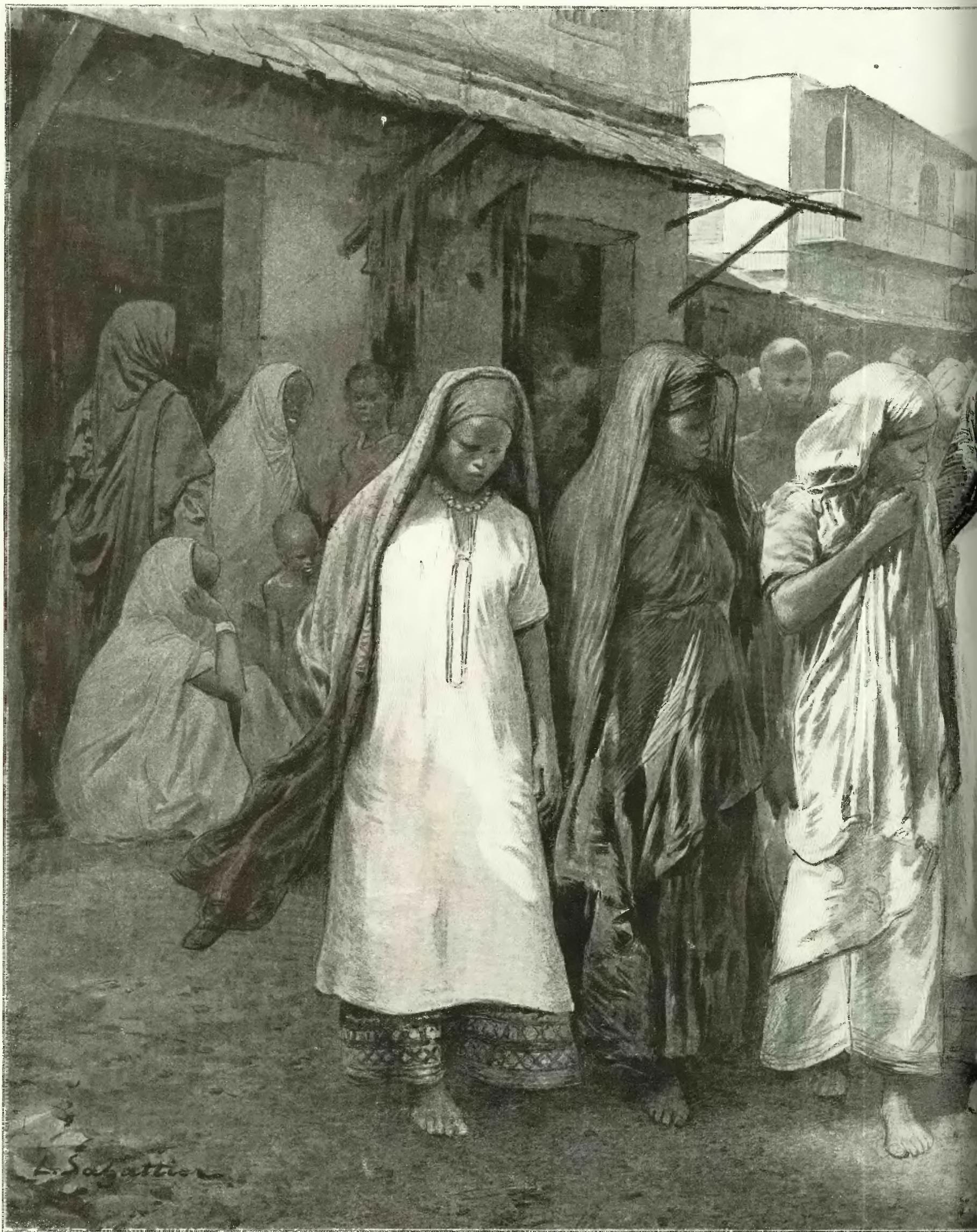
Les batteurs bruyants avancent vers la ligne des tireurs postés aux avenues; leurs cris et leurs coups de bâton ont vite fait de déloger de ses retraites la population à plume et à poil. Ils dénoncent les malheureuses bêtes qui fuient devant eux: «Lapin à gauche! — Au lièvre en avant! — Faisan à droite!» — Pan! pan! pan! les faisans au vol lourd et bruyant éclaboussent le ciel de leurs plumes éparpillées, et, emportés par la vitesse acquise, viennent,

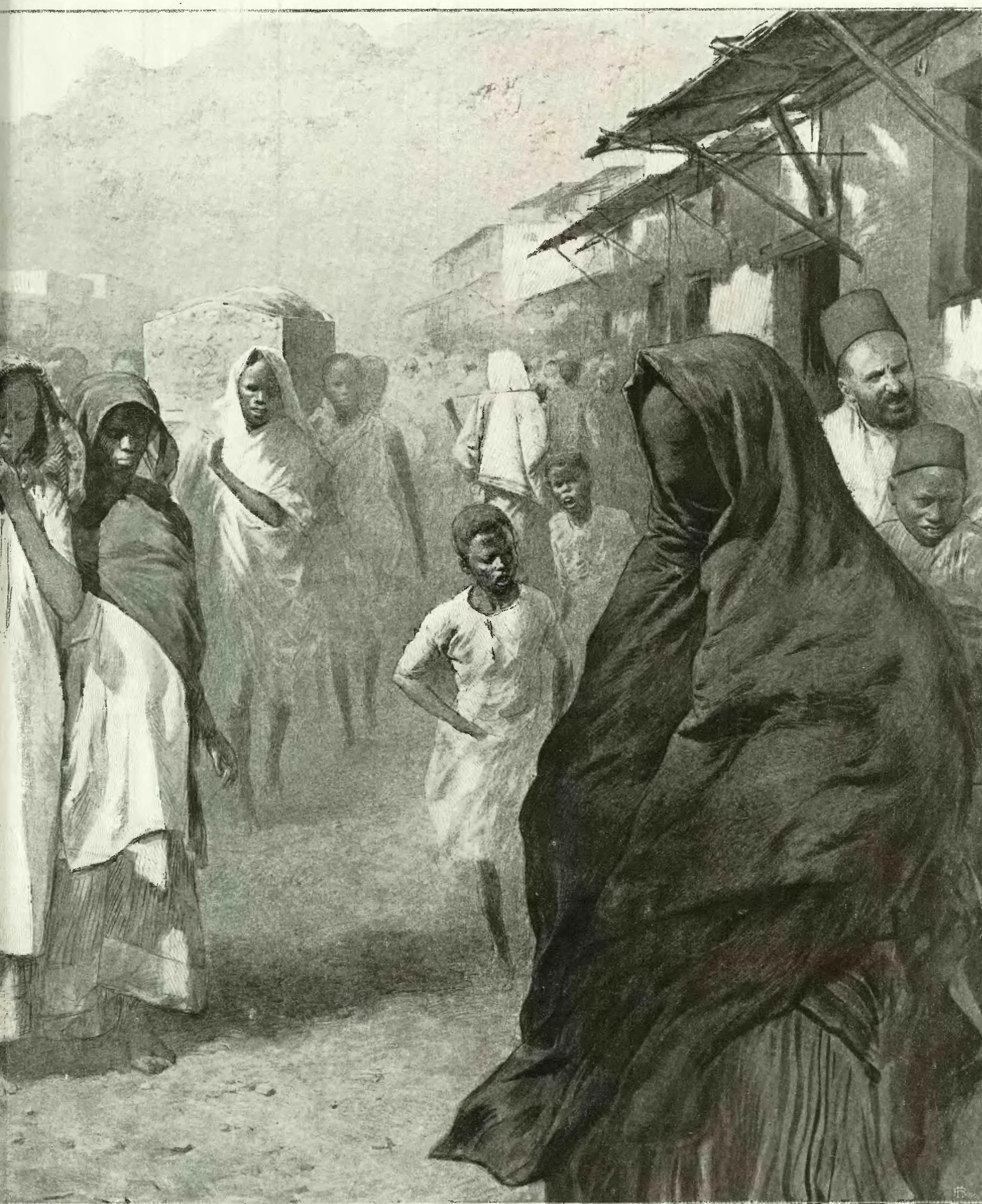
en décrivant une brève trajectoire, s'abattre avec un bruit mou sur la mousse; les lièvres fauves et les lapins gris à la course désordonnée exécutent leur cabriole finale sous la pluie de plomb, au bruit sec de la poudre M ou T.

La jeune personne qui fait ses débuts dans notre dessin a pour porte-carrier et pour conseil un vieux garde qui ne peut s'empêcher de sourire (oh! si discrètement!), des maladresses et des naïvetés de son élève.

Mais il est là, surtout, pour empêcher, autant que possible, la novice de tirer dans la direction de ses voisins ou des rabatteurs. Il n'est galanterie qui tienne, il est toujours très désagréable de recevoir dans la figure une volée de plomb, vous fût-elle envoyée par une jolie femme. Ce soir, au château, les invités qui ne jouent pas au bridge seront aimables avec elle; mais, en attendant, on la fuit comme la peste.

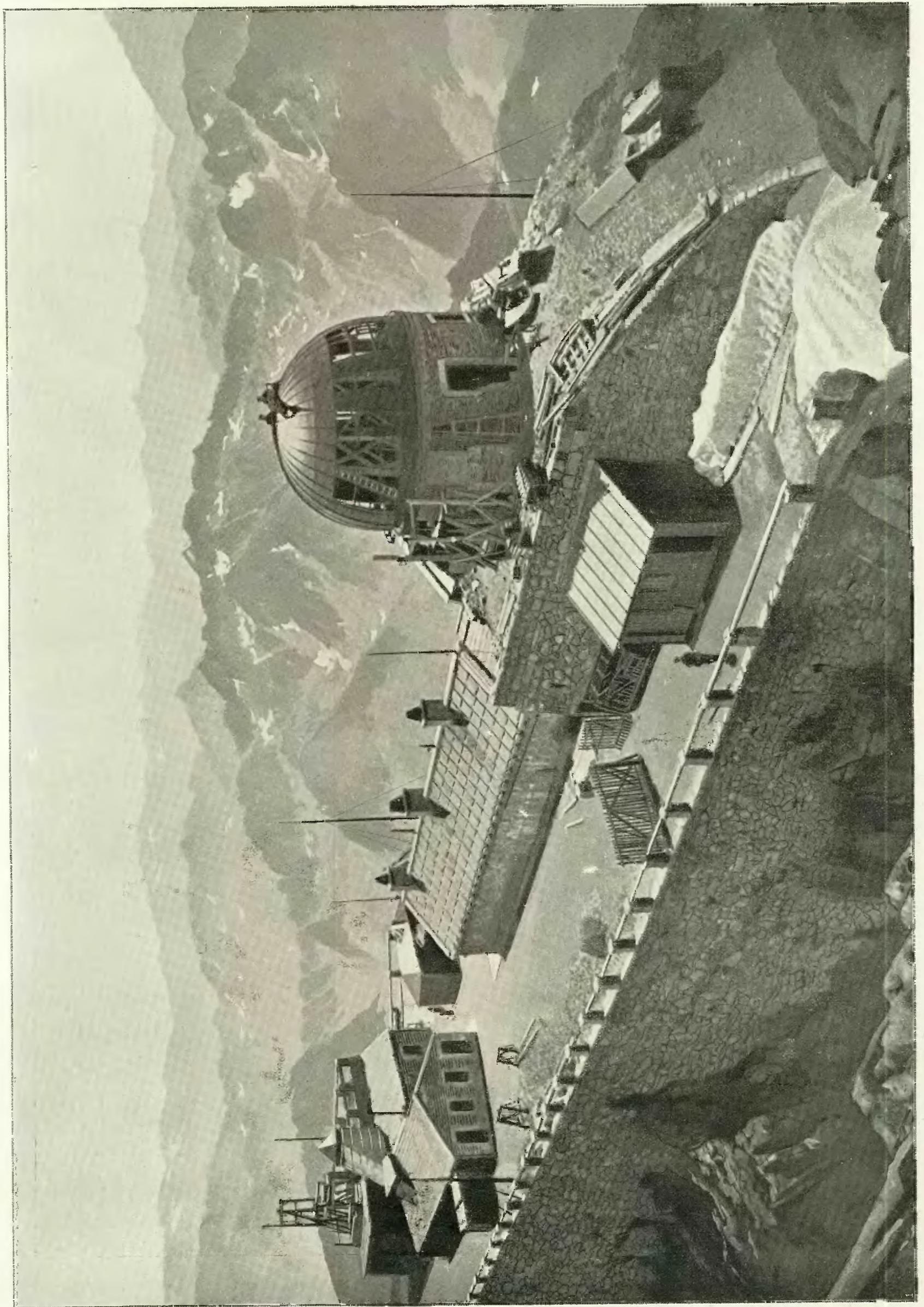
L. SABATTIER.





amment d'une jeune fille somali.

Des cas de peste se sont, on le sait, produits récemment dans notre colonie algérienne : à Oran, où la maladie a été apportée par un navire venant des Indes. Dès qu'une épidémie de cette gravité commence à se manifester en Europe, en même temps qu'on se préoccupe des mesures immédiates de police sanitaire, propres à empêcher l'extension du fléau, l'attention se porte tout naturellement vers certaines régions de l'Orient, foyers permanents de redoutables maladies contagieuses transmises aux ports européens à la faveur du trafic maritime. Un de ces foyers est Aden, l'importante station anglaise située à l'entrée de la mer Rouge. En raison du climat, du manque d'eau et de la saleté repoussante des quartiers indigènes, non seulement le choléra y est fréquent, mais la peste y a sévi plus d'une fois, et l'on n'a pas oublié la dernière épidémie qui fit tant de victimes. Notre collaborateur Sabattier eut alors l'occasion de voir plusieurs enterrements de pestiférés (on en comptait une cinquantaine par jour) ; son crayon nota le caractère singulièrement suggestif de l'un d'eux : c'était celui d'une jeune fille somali ; des parents ou des amis portaient sur leurs épaules le cercueil ouvert, orné de coquillages ; sans ordre, sans tristesse apparente, avec des chants bizarres, le cortège passait au milieu de la population très mêlée — Arabes, Somalis, Juifs, Parsis, etc. — semblant opposer une indifférence fataliste au « mal qui répand la terreur ».



A L'OBSERVATOIRE DU PIC DU MIDI. — Construction d'une coupole pour l'installation d'un « grand équatorial ».
Photographie Dupas. — Voir l'article, page 246.



Le nuage de poussière, pendant l'éroulement (midi 8 minutes).

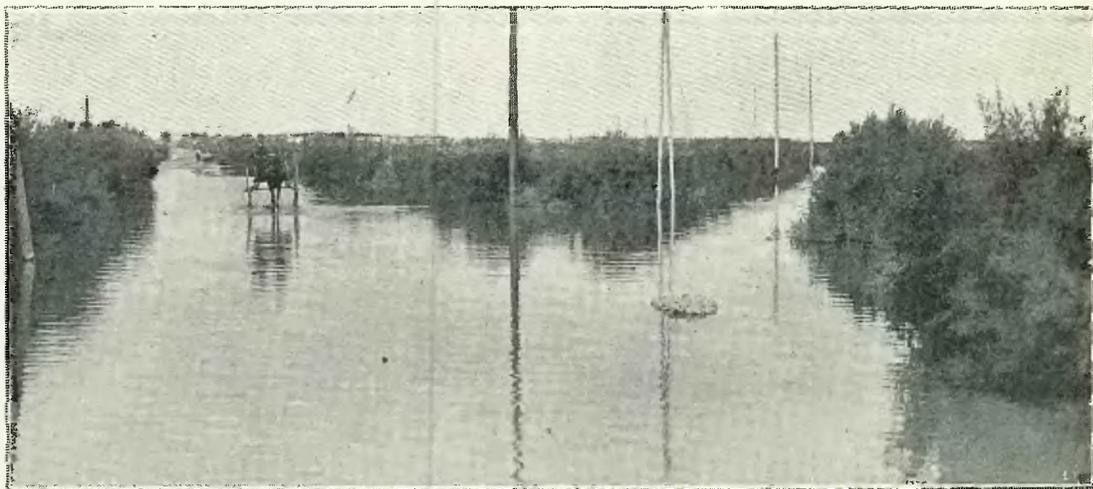
Trente minutes après : la poussière dissipée, on aperçoit (+) les pans de murs des maisons effondrées.

L'éroulement de trois maisons dans le quartier inondé de Pézénas. (Instantanés pris du clocher, le 26 septembre, par M. H. Riquet.)

INONDATIONS EN FRANCE ET EN ESPAGNE

La trop longue série des pluies, des orages, des tempêtes, alternant avec de rares accalmies, qui vient de désoler le Midi, causant les inondations que nous signalions la semaine dernière, toute cette période de mauvais temps semble aujourd'hui terminée. Mais quelles ruines ne laissent pas, dans les départements ravagés de fond en comble, les intempéries passées ! On en pourra voir un nouvel exemple dans les deux clichés reproduits ici et que nous devons à M. H. Riquet, qui déjà nous avait envoyé le saisissant panorama de la vallée de l'Hérault pris du clocher de Pézénas paru dans notre précédent numéro.

M. Riquet se trouvait dans ce même clocher de Pézénas, quand se produisit, dans la direction où son appareil, mis au point, était braqué, l'éroulement de trois maisons, minées par les eaux. Un nuage énorme de poussière s'éleva des décombres. L'opérateur n'eut qu'à déclancher l'obturateur au bon moment pour obtenir



EN FRANCE. — Entre Aigues-Mortes et Aimargues : un croisement de routes.



A Malaga : maisons du quartier la Pescaderia coupées par le courant.

une très curieuse photographie de l'accident, à la minute même où il arrivait.

Il fallut près d'une demi-heure pour que s'abattît cette poussière dense. C'est alors, l'air étant redevenu calme, que fut pris le second cliché où est indiqué par une croix l'emplacement des maisons éroulées. Deux jours après, comme les pans de murs demeurés debout menaçaient la sécurité publique, on les fit abattre par des sapeurs du génie et des soldats.

Les dégâts éprouvés par la région atteinte sont difficiles encore à évaluer. On parle d'une vingtaine de millions. Mais du moins, ici, tout s'est-il borné à des pertes matérielles.

Il en a été autrement en Espagne, où, dans le même temps, des inondations soudaines dévastaient l'Andalousie, affectant principalement Malaga et la contrée avoisinante. Là, on a eu à déplorer de nombreux morts. Ce fut une véritable catastrophe. Une douzaine de mille personnes, du jour au lendemain, se trouvèrent sans asile. Toute la vie fut suspendue. Cent mille mètres cubes de boue submergent actuellement Malaga. Chaque jour, les ouvriers qui travaillent au déblaiement trouvent sous cet amas de vase quelque cadavre. La mer rejette également des corps sur les plages voisines, et jusqu'à Melilla, sur la côte du Maroc.

La pluie, dans cette région aussi, a cessé, et l'inondation a pris fin.



Pompiers se préparant au sauvetage d'habitants bloqués par les eaux.



Cadavres de chevaux dans une rue.



Antoine Thomas, chef de la bande.



« L'usine » ou tonnellerie des frères Thomas. — Phot. Léopold.



François Thomas. — Phot. Lefèvre-Couton.

LA BANDE DES DÉVALISEURS D'ÉGLISES

Il y a quelques semaines, le 12 septembre, M. l'abbé Paillet, vicaire d'Ambazac, petite commune de la Haute-Vienne, dont l'église possède une superbe œuvre d'art du douzième siècle, la châsse de saint Etienne de Muret, était sollicité par un photographe, de laisser prendre un cliché de cette belle



La maison Thomas, 50 rue Saint-Dominique, à Clermont.



M. Antonin Faure, inculpé de complicité.

pièce d'orfèvrerie. Mais quand il ouvrit l'armoire où elle était conservée, il constata sa disparition. Cette châsse est une œuvre d'importance, toute en métaux précieux repoussés, ciselés et relevés d'émaux anciens ; elle ne pèse pas moins de 60 kilogrammes et est évaluée, au bas mot, à une centaine de mille francs.

Une automobile montée par quatre personnes d'allures élégantes, trois hommes et une femme, s'était arrêtée, le matin du même jour, à la porte de l'église d'Ambazac et, après une station d'un moment, était repartie sur la route de Clermont-Ferrand.

L'enquête s'orienta de ce côté. Mais grande fut la surprise du magistrat qu'on chargea de la suivre, quand il découvrit que le signalement d'un des voyageurs était exactement celui d'un industriel honorablement connu à Clermont : M. Antoine Thomas, directeur de la « Tonnellerie Thomas et C^{ie} », membre influent d'une loge maçonnique, président d'une société sportive renommée dans la région. Un autre signalement devait être celui d'un ami, d'un collaborateur de cet homme considéré, Antonin Faure. On instruisit prudemment et, en fin de compte, à la suite d'une perquisition dans la famille

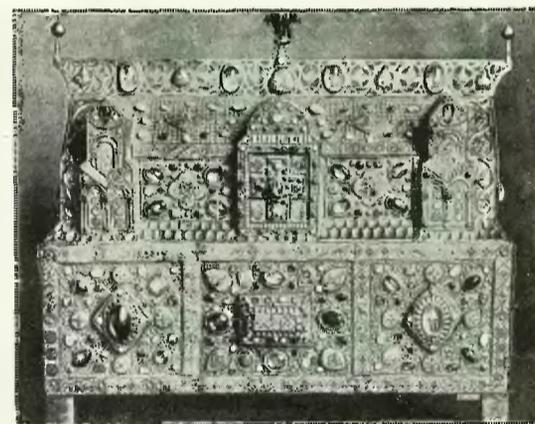
Thomas, on arrêta, la semaine dernière, le jeune frère d'Antoine, François Thomas, et leur mère, M^{me} veuve Thomas. Quant à Antoine, il était à Londres, négociant précisément la vente de la châsse.

Averti de cette double arrestation, Antoine Thomas accourut, et, avec une mise en scène romanesque, que n'eussent point méprisée les grands bandits du dix-huitième siècle, il se constitua prisonnier. Quelques heures plus tard, Faure l'imitait.

Antoine Thomas prend toute l'affaire à sa charge, déclare sa mère et son frère innocents. Mais il menace aussi de faire des révélations scandaleuses.

Cette affaire, en tout cas, se présente comme un vrai feuilleton d'aventures.

Par les photographies, les documents, les vestiges divers trouvés chez les Thomas, on a déjà la certitude qu'on est en présence d'un audacieux cambrioleur — sinon d'une bande noire — qui avait entrepris de dépouiller, l'une après l'autre, les églises de leurs trésors d'art.



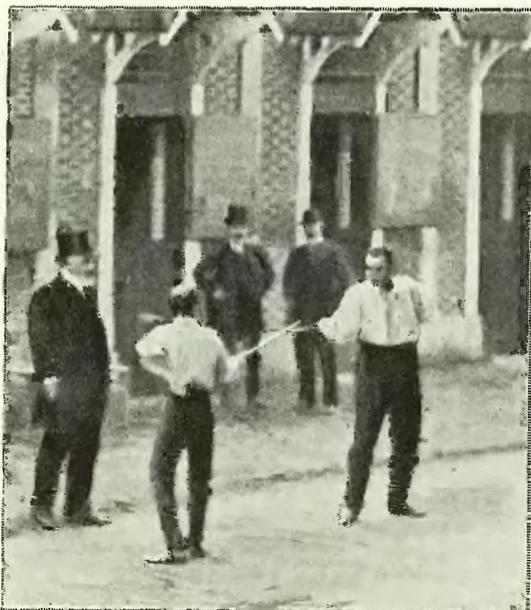
La châsse d'Ambazac.

UN DUEL PARISIEN

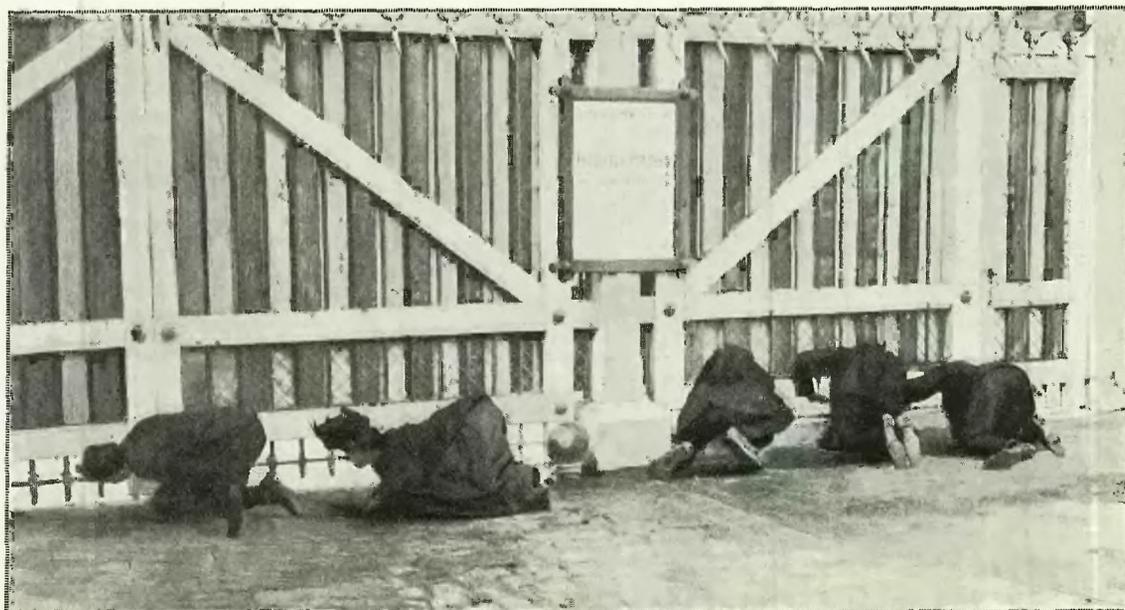
Encore un duel « bien parisien » que celui qui mit en présence M. Alfred Edwards et M. Wiener, dit Francis de Croisset. Il a eu lieu, mardi 8 octobre, à trois heures, aux environs de Paris, à l'épée. Tour à tour, ces messieurs se touchèrent au bras et refusèrent de désarmer ; à la cinquième reprise, une blessure reçue à la partie supérieure et externe de l'avant-bras mit M. Francis de Croisset dans l'impossibilité de continuer.

S'il ne nous appartient pas d'être, sur cette affaire d'ordre privé, moins discrets que les documents officiels, en leur laconisme, il est une chose qui est de notre domaine :

c'est la physionomie de la rencontre. Elle ne pouvait échapper à l'objectif du reporter-photographe moderne, habile à forcer les consignes les plus sévères et à franchir les barrières les mieux gardées. Non seulement, il a su pénétrer dans le champ clos interdit au public, mais il n'en a pas négligé les abords. Et nous lui devons un amusant petit tableau caractéristique des mœurs du jour : on y voit la curiosité des badauds se heurter à l'obstacle trop haut même pour une demi-escalade, et des gens du meilleur monde — voire une dame sacrifiant sa toilette — se prosterner dans la boue, en des postures aussi incommodes qu'inélégantes, ne fut-ce que pour apercevoir, sous la grille derrière laquelle il se passe quelque chose, les pieds des combattants.

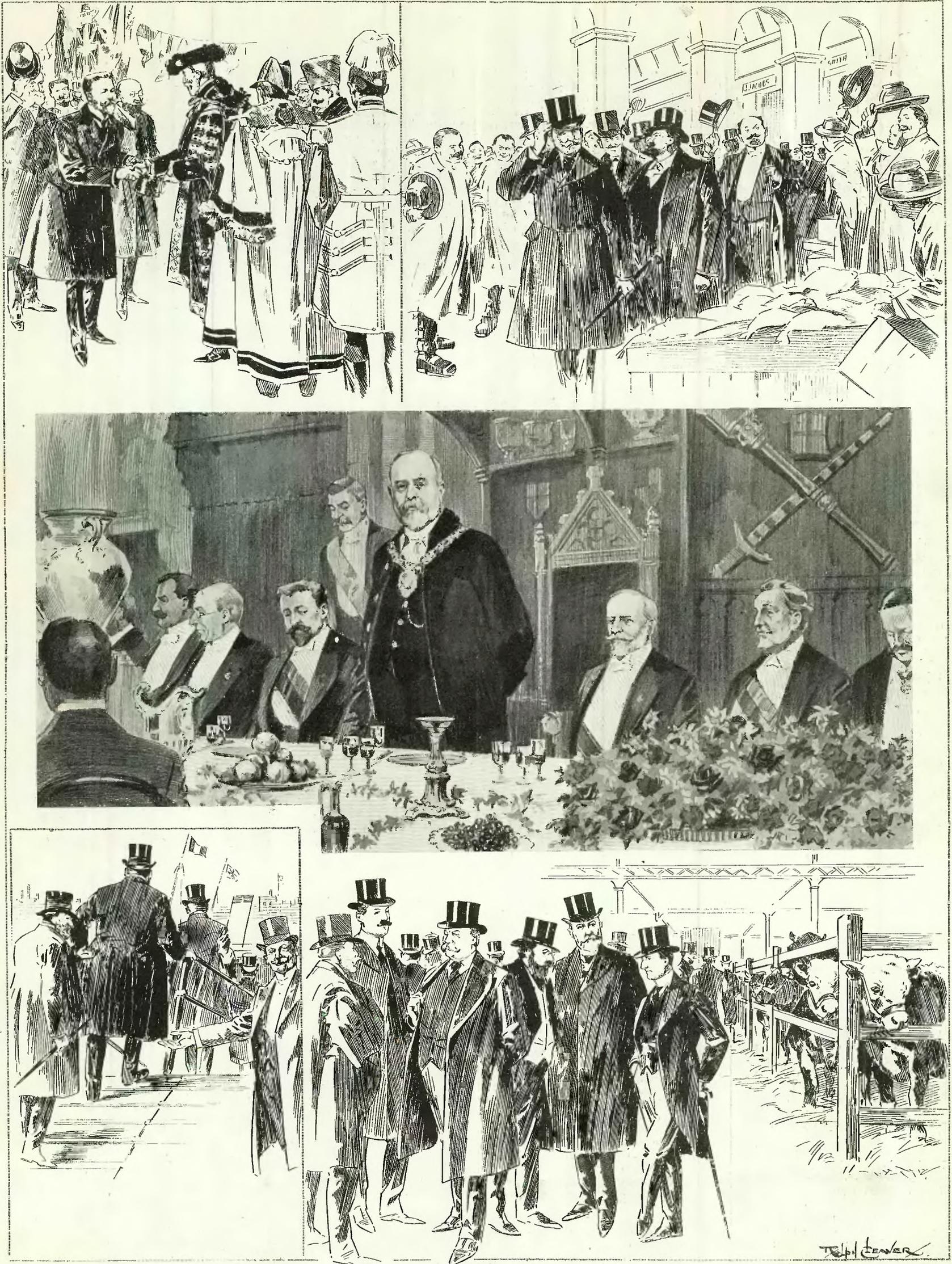


M. F. de Croisset. M. A. Edwards.



Les curieux regardant sous la porte derrière laquelle il se passe quelque chose.

LE DUEL ALFRED EDWARDS-FRANÇOIS DE CROISSET DANS LE PARC DE L'ÉTABLISSEMENT CHÉRI-HALBRONN.



LA VISITE DES CONSEILLERS MUNICIPAUX PARISIENS A LONDRES

Par le dessinateur du Graphic, Ralph Cleaver.

1, L'arrivée, dimanche soir, à la gare de Saint-Paul : la poignée de mains de M. André Lefèvre et de sir W. Treloar. — 2. La visite du marché aux poissons de Billingsgate. — 3. Le banquet au Guild-hall; debout : le lord-maire sir W. Treloar ; à sa droite, M. André Lefèvre, président du Conseil municipal de Paris, et lord Fitz Maurice ; à sa gauche, M. Cambon, ambassadeur de France, et M. Henaffe. — 4. L'embarquement pour la promenade sur la Tamise. — 5. Au marché des bestiaux importés ; au premier plan, M. W.-H. Pannell, président du comité de réception.

Cinquante-sept membres du Conseil municipal de Paris, répondant à l'invitation du lord-maire et de la corporation de la Cité, reulent en ce moment visite à leurs collègues de Londres. L'accueil qui leur est fait est tout empreint d'une enthousiaste cordialité qui s'est manifestée dès Douvres, et des réceptions superbes ont été organisées en leur honneur. Accueillis à la gare de Saint-Paul par le lord-maire, sir William Treloar, en grand costume, entouré des shérifs, des aldermen, des officiers de sa maison, et salués d'une allocution de bienvenue à laquelle a répondu le président du Conseil, M. André Lefèvre, nos édiles vont de fêtes en fêtes, au milieu desquelles le banquet et la soirée du Guild-hall, lundi soir, ont marqué particulièrement par leur éclat.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire.

Le 28 juin 1762, date inoubliable dans l'histoire de la Russie, un enfant, un grand-duc de huit ans, le futur Paul I^{er}, est éveillé en sursaut au palais d'Été de Saint-Petersbourg. Des soldats l'entourent. Il s'épouvente. Son gouverneur le prend dans ses bras et se jette, avec lui, dans un vieux carrosse qui les emporte vers Notre-Dame de Kazan. Et, tandis que, peu après, dans cette église, aux côtés de sa mère couronnée impératrice, l'enfant « en bonnet de nuit » balbutie une formule de serment, des gardes entraînent son père, le tsar détroné Pierre III, dans la prison où l'attendent les bourreaux. La révolution est faite qui donne à la Russie la plus grande de ses impératrices, Catherine II... Mais, lorsque, après trente-quatre ans de règne glorieux, Catherine meurt, Paul, le nouveau souverain, montre qu'il n'a point oublié ni pardonné les événements tragiques de 1762. Macabre justicier, il imagine un drame effrayant, une mise en scène réaliste de la Résurrection des morts et du Jugement dernier. Un second cercueil est amené en grande pompe dans la chambre où repose l'impératrice morte. Il ne contient plus que des lambeaux d'uniforme, une botte et quelques ossements. C'est le cercueil de Pierre III, du déchu, de l'assassiné qui, resté en détresse pendant trente-quatre ans dans un cimetière de couvent, surgit pour rappeler d'horribles souvenirs à l'épouse criminelle. « Le spectacle eut un effet prodigieux », dit un contemporain. Les courtisans et les prêtres, commandés pour veiller ces deux morts, tremblaient d'angoisse. « On enterre la Russie ! », écrivait un diplomate, terrifié, en revenant de ces doubles funérailles... 1762 !... 1796 !... Deux dates, deux drames, entre lesquels s'écoulaient une enfance âpre, une adolescence sombre, une jeunesse d'homme inquiète et torturée, toute l'existence lamentable d'un Hamlet moscovite sur laquelle les documents révélateurs et les anecdotes édifiantes du livre de M. Pierre Morane (*Paul I^{er} de Russie avant l'avènement*, — Flon, 7 fr. 50) jettent une bien curieuse lumière.

Voyages.

Connaissez-vous la légende de « Monseigneur Bonbon » ? Elle nous est très joliment contée par M. Charles Barbet dans son livre sur Tlemcen : *la Perle du Maghreb* (Impr. algérienne, Alger, 3 fr. 50). Un cadî de Séville ayant fait vœu de pauvreté se rendit, au treizième siècle, à Tlemcen, sa ville natale, pour y catéchiser ses concitoyens. Afin d'attirer l'attention sur lui, il simula la folie et amusa les badauds par l'ingéniosité de ses grimaces. Puis, il eut la bonne idée de distribuer des sucreries aux enfants qui lui donnèrent en échange l'harmonieux surnom de Sidi-Haloui (Monseigneur Bonbon). Grâce à ces procédés infailibles, le sage, passant du plaisant au sévère, put à loisir prêcher la bonne parole. Des miracles opérés à propos valurent à Monseigneur Bonbon une grande réputation de sainteté, et, après sa mort, on lui éleva, près de Tlemcen, une belle mosquée où l'on va, maintenant encore, en pèlerinage. M. Charles Barbet nous conduit dans ce sanctuaire musulman, et aussi dans plusieurs autres, également vénérés, également pittoresques. Ce sont là de fraîches stations où il fait bon se reposer en écoutant des légendes après qu'on a parcouru, avec le même aimable cicérone, les rues tortueuses de la ville blanche et bleue, où, parmi les multitudes bariolées, passent, pudiquement, les silhouettes de jolies Mauresques drapées dans des gandouras à fleurettes ou de mystérieux haïcks.

Beaux-Arts.

L'idée qu'ont eue MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel de dresser l'*Inventaire général des dessins du musée au Louvre et du musée de Versailles*, en une série de volumes illustrés dont le premier vient de paraître (Librairie centrale d'art et d'architecture, 106, boulevard Saint-Germain; 25 fr. le volume; 22 fr. 50 en souscription pour l'ensemble de dix volumes environ), est une idée excellente. Un recueil de ce genre peut rendre les plus signalés services aux artistes, aux collectionneurs, aux critiques, à nombre de chercheurs. Mais, si l'on peut louer sans réserve l'initiative des deux auteurs, la belle vaillance avec laquelle ils ont entrepris et poursuivent cette œuvre intéressante, il faut bien faire quelques réserves de détail sur le résultat. L'un, au moins, de ces jeunes travailleurs, est élève d'Emile Molinier. Or, il y a dans ce

volume quelques fautes d'inattention ou négligences que ce bon maître n'eût sans doute pas considérées comme vénielles; erreurs de transcriptions, confusion entre des termes techniques comme à la page 127 dans la description d'un projet de médaille de Bouchardon. Cette observation, on ne la ferait point, bien entendu, à un livre qu'on n'estimerait pas. Mais un ouvrage comme celui-ci, qui s'adresse à des spécialistes, a pour premier devoir de donner à ceux qui ont recours à lui une absolue sécurité. Il faut que la seconde édition de ce volume, que les volumes suivants soient irréprochables en tout. Ce qui demeure louable, en dehors du plan intelligent de l'ouvrage, c'est la belle qualité des reproductions. Enfin, le recueil des filigranes qui termine ce volume renferme des indications précieuses pour les collectionneurs.

Divers.

Tout le monde a lu les *Contes de Perrault*, mais on en connaît bien peu la version originale, telle qu'elle fut donnée, de 1694 à 1696, à la Haye, par l'éditeur Adrian Moëtjens, dans son « Recueil de pièces curieuses et nouvelles ». Cette version, digne de la particulière attention des bibliophiles, vient d'être publiée sous la forme d'une élégante plaquette illustrée (Bauche, 0 fr. 95), avec une étude très documentée et fort intéressante sur la vie et l'œuvre de Charles Perrault. En écrivant cette préface, le romancier populaire Pierre Sales a mis une légitime coquetterie à prouver que chez lui le conteur de longues aventures en gros volumes est doublé d'un lettré délicat et averti.

Mentionnons : la publication, en un fort volume à très bon marché (Schleicher, 3 fr.), du fameux traité sur la *Descendance de l'homme*, de Charles Darwin; *Souvenirs entomologiques* (Delagrave, 3 fr. 50), de nouvelles études, de M. J. Henri Fabre, sur l'instinct et les mœurs des insectes, un livre savant qui a paru, curieuse coïncidence, le jour même où, par l'érection d'un monument à Brive, sa ville natale, on glorifiait le souvenir du « Prince de l'entomologie » Latreille; *Hygiène oculaire* (Doin, 4 fr.), par M. G. Joland, dont les précieux conseils seront suivis par tous ceux — et ils sont le très grand nombre — qui tiennent à conserver leurs yeux.

LES THÉÂTRES

M. Félix Duquesnel, ancien directeur de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, vice-doyen sinon doyen de la critique dramatique, vient, avec la collaboration d'un de nos jeunes confrères, M. André Barde, de faire jouer sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt — pendant une tournée de la grande tragédienne — une pièce en cinq actes, *la Maîtresse de piano*, ouvrage de composition soignée, bien écrit et assez abondamment fourni en situations et en péripéties. C'est, en quelque sorte, un mélodrame honnête et de bon ton, un mélodrame pour familles et pour gens du monde, et du meilleur monde. M^{mes} Angustine Leriche et Dorziat, MM. Maury, Juvenet, Chameroiy, l'interprètent consciencieusement.

Les Plumes du paon, de MM. Alexandre Bisson et J. Berr de Turique, à l'Odéon, sont, comme on pense, d'un genre bien différent. C'est une vieille tradition de l'Odéon, respectée par M. Antoine, de donner ainsi de loin en loin — entre deux reprises de comédies ou de tragédies classiques, entre deux nouveautés graves, étude de mœurs et drame en vers — une comédie-vaudeville qui n'ait d'autre prétention que de divertir et de faire rire. Et *les Plumes du paon* y réussissent fort bien. Cette pièce sera, pour le public, d'un vif intérêt, car, reposant sur un cas original de collaboration littéraire, elle nous fait pénétrer dans le monde des auteurs dramatiques. M^{lles} Sylvie et Goldstein en « femmes d'auteurs » sont absolument délicieuses, et M^{lles} Barjac et Faber, charmantes en actrices; MM. Bernard, Desfontaines, Mosnier, méritent aussi d'être applaudis et loués pour leur souci de composition pittoresque; enfin, MM. Dumény et Calmettes, meilleurs d'habitude, ajoutent leur autorité à l'ensemble de la distribution.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

La Chanson de ma Mie, que *L'Illustration* offre aujourd'hui à ses lecteurs, a été écrite par M. André Messenger, l'exquis compositeur, récemment nommé directeur de l'Opéra. *La Chanson de ma Mie* est une

poésie de Théodore de Banville qui a tout le charme, toute la pénétrante saveur, toute la douce simplicité de la chanson sentimentale du moyen âge.

La musique risquait de compliquer cette naïveté toute primesautière. M. André Messenger s'est bien gardé d'alourdir le lyrisme si délicatement primitif par lequel le poète célèbre « sa Mie ». Il a su conserver la fraîcheur, la grâce sans apprêt, la spontanéité du sentiment, qui font le charme de cette page. Et, cependant, il faut remarquer quelles jolies harmonies il a su épingle autour de cette œuvrette, de quelle notation vaporeuse il a su envelopper la pensée du poète. De telle sorte que *la Chanson de ma Mie*, avec son parfum d'autrefois et son vêtement musical à la moderne, ne paraît ni surannée comme les chansons d'autrefois, ni compliquée comme les chansons d'aujourd'hui. C'est un des plus jolis *lieder* dus à l'inspiration de M. André Messenger; elle a le style naturel et l'allure inspirée d'un *lied* de Schubert. Elle a la clarté d'un chant populaire; elle a aussi la distinction d'un air classique. La musique enguirlande la poésie de la façon la plus juste et la plus subtilement séduisante.

Près du Berceau, la pièce pour piano que nous publions à la suite de *la Chanson de ma Mie*, est de M. Maurice Moszkowski. M. Maurice Moszkowski est un grand pianiste, qui, né à Breslau, habite Paris. Il s'est créé un nom comme virtuose et comme compositeur.

Près du Berceau peut aller de pair avec les *Danses espagnoles* qui ont fait la réputation de M. Moszkowski. C'est une page pleine de fraîcheur, c'est de la musique raffinée au possible, avec des modulations curieuses, cherchées et trouvées, qui indiquent chez l'auteur une profonde connaissance de son métier. Remarquez la fraîcheur inspirée du début, puis la saveur et l'animation du second mouvement; la mère parle à son enfant, l'enfant sourit et la mère devient encore plus câline. Tous ces sentiments sont fort habilement exprimés dans ce morceau de piano, qui est beaucoup plus difficile à jouer qu'il ne paraît. Il ne suffit pas, en effet, d'en exécuter plus ou moins servilement les notes, il faut en rendre le sentiment, la pensée. C'est, en tout cas, une page des plus intéressantes parmi l'œuvre très réputée de M. Maurice Moszkowski.

L'OBSERVATOIRE DU PIC DU MIDI
(Voir notre gravure, page 242.)

L'observatoire national du pic du Midi, dans les Pyrénées, fondé à une altitude de près de 3.000 mètres, par le général de Nansouty, fut pendant longtemps presque uniquement affecté aux observations météorologiques. Plus tard, le directeur, M. Marchand, et ses collaborateurs y joignirent les observations astronomiques, particulièrement favorisées par la situation exceptionnelle de cet établissement au sein d'une atmosphère raréfiée, exempte de brumes et de poussières. Afin de profiter complètement de ces avantages, la direction de l'observatoire de Toulouse a entrepris la création d'une fort belle installation, à côté des bâtiments anciens, et fait construire notamment une coupole de 8 mètres de diamètre, destinée à abriter un grand équatorial, pourvu d'une puissante lunette de 25 centimètres et d'un miroir de 50 centimètres.

Si la montée des matériaux nécessaires pour les constructions a été pénible, celle du précieux instrument a présenté plus de difficultés encore. Il se compose, en effet, de grosses pièces métalliques qu'on ne pouvait diviser à volonté et qui, avec leur emballage, pesaient un poids considérable. Pour hisser de pareils fardeaux jusqu'au sommet du pic, par des sentiers étroits et vertigineux, il a fallu beaucoup de temps et des précautions infinies : mises en route au mois d'août 1906, ce n'est qu'à la fin de cet été que les caisses sont parvenues à destination, après avoir passé l'hiver remisées dans la cabane du Club alpin, à l'hôtellerie du col de Sencours. Le transport a été effectué par une section du 14^e régiment d'artillerie, en garnison à Tarbes, sous la direction du chef d'escadron Lallemand et du capitaine Aubertin, et, en menant à bonne fin cette laborieuse opération, nos braves soldats ont bien mérité de l'astronomie.

On espère pour l'an prochain la mise en place définitive de l'équatorial sous sa coupole.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA VIE PAR LA CHIMIE

Dans une récente séance de l'Académie des sciences, l'un des membres de cette assemblée, M. Yves Delage, directeur de la station biologique de Roskoff, démontrait, au cours d'une communication sur la parthénogenèse, la possibilité de l'éclosion, provoquée par des procédés chimiques, des œufs non fécondés de certains animaux; et le savant biologiste concluait en ces termes : « J'ai le plaisir d'annoncer qu'après cinq années d'efforts j'ai enfin réussi, j'ai obtenu de vrais oursins munis de tous les organes caractéristiques piquants, pédicellaires, ambulacres. J'en ai actuellement quatre, dont trois ont grimpé contre les parois de verre des vases d'élevage, où ils se maintiennent aisément à l'aide de leurs ambulacres, ce qui montre qu'ils ont abandonné définitivement la vie larvaire pélagique... Il n'est donc plus permis de dire qu'il manque quoi que ce soit d'essentiel à ces êtres pour lesquels l'intervention du parent mâle a été remplacée par une pure action chimique. » Pendant toute la semaine qui vient de s'écouler, beaucoup de plumes ont couru sur ce thème, et ce qu'elles ont écrit, sans être absolument faux, constitue une déformation de la vérité; aussi n'est-il pas sans intérêt de faire ici quelques rectifications indispensables. La parthénogenèse par les procédés chimiques étant soupçonnée possible depuis plusieurs années déjà, il n'y a pas eu, ainsi qu'on l'a laissé supposer, une brusque surprise. Un savant américain, nommé Lœb, et le professeur Delage étaient déjà parvenus à transformer des œufs d'oursins en larves, mais jamais ils n'avaient obtenu un animal parfait. Lœb en était presque arrivé à considérer la chose comme impossible, mais M. Delage, qui avait observé que certaines de ces larves arrivaient à un commencement de transformation, était sûr qu'un jour ou l'autre le résultat serait atteint. L'expérience à laquelle se livrait M. Delage lorsqu'il a obtenu ses oursins consistait à réfuter la théorie de Lœb, qui prétendait que la parthénogenèse était due à



Oursin artificiel créé par M. Delage (gros 25 fois).

la fixation d'oxygène sur les œufs : or, c'est précisément en faisant le vide autour d'eux que M. Delage a réussi son expérience ainsi qu'il comptait la réussir. Sa seule surprise fut provoquée par un fait qu'il considère comme très important : l'un des oursins obtenus offre une symétrie hexamètre de tous les organes, il a six dents à la lanterne, six tentacules terminaux, six paires d'ambulacres, ce qui, paraît-il, est une anomalie sans précédente; le professeur, en effet, a eu à examiner des milliers d'oursins; or, tous ceux qu'il a vus possédaient les organes que nous venons de citer au nombre de cinq seulement; il a questionné un grand nombre de personnes qui, toutes, ont fait la même observation. M. Delage attribue donc la monstruosité de son oursin à l'origine chimique, bien qu'il soit démontré qu'elle n'ait pas nécessairement cet effet, puisque tous les autres sujets obtenus par le même résultat sont normaux. Disons, pour terminer, que la grande inquiétude du savant est de n'être pas sûr de trouver le système de nutrition voulu pour conduire jusqu'à l'état adulte ce qu'il appelle « son intéressant petit troupeau ».

A LA MÉMOIRE DE NOS MORTS EN CHINE.

M. Bapst, ministre de France en Chine, a eu la pieuse pensée, afin d'honorer la mémoire de nos soldats et marins tombés en défendant la Légation et le Pei-Tang



Entrée de la Légation de France à Péking. (Vue de l'intérieur.)



Le nouveau cimetière militaire français du Pei-Tang.

n 1900, ainsi que celle des missionnaires victimes du fanatisme chinois, de faire poser, à l'entrée même de la Légation, de chaque côté de la porte principale, deux plaques de bronze de grandes dimensions, où sont écrits les noms de ces braves.

Sur la première, on lit : « A la mémoire des officiers, matelots et volontaires morts pour la défense de la Légation de France, juin, juillet, août 1900 : Julard, matelot du *D'Entrecasteaux*; Quémener, matelot du *Descartes*; Corselin, matelot du *D'Entrecasteaux*; Le Gloanec, second maître canonier du *D'Entrecasteaux*; Colas, matelot du *Descartes*; Herber, aspirant de 1^{re} classe du *Descartes*; Wagner, du service des douanes chinoises; Lenne, matelot du *D'Entrecasteaux*; Pesqueur, quartier-maître du *Descartes*; Bougeard, matelot du *Descartes*; Gruintgens, interprète au chemin de fer de Hankéou; Philippe, matelot du *Descartes*; Gouzien, matelot du *Descartes*; Labrousse, capitaine d'infanterie de marine. »

La seconde porte cette inscription et ces noms : « A la mémoire des officiers, matelots et volontaires morts pour la défense du Pei-Tang, juin, juillet, août 1900 : Jouannic, second maître du *D'Entrecasteaux*; David, matelot du *D'Entrecasteaux*; Planche, frère mariste; Franck, matelot du *D'Entrecasteaux*; Chavanne, missionnaire lazariste; Henry, enseigne de vaisseau du *D'Entrecasteaux*; Brun, frère mariste; Rebour, matelot du *D'Entrecasteaux*. »

» Missionnaires tués par les Chinois dans leurs églises vers le 13 juin 1900 : Doré, missionnaire lazariste; Guarrigues, missionnaire lazariste. »

Antérieurement, M. Bapst avait attesté par un autre acte sa sollicitude pour le souvenir de nos héros morts.

Il existait, depuis 1862, au cimetière des lazaristes à Tcheng-Fou-Sen, à 15 kilomètres environ à l'ouest de Péking, non loin du palais d'Été, un tombeau où reposaient six militaires français tués pendant l'expédition de 1860 : le colonel Grand-champs, le sous-intendant militaire Dubut, l'officier comptable Ader, le chasseur à pied Ozouf, le soldat Bonicho, du train des équipages, et l'infirmier militaire Blanquet. Or, en 1900, dans leur délire xénophobe, les boxers renversèrent ce monument, violèrent les cercueils, dispersèrent au vent les restes qu'ils contenaient.

La tranquillité revenue, les missionnaires recueillirent les ossements et les réunirent dans une bière unique qu'ils déposèrent dans la fosse primitive. Mais les pierres du tombeau, qui portaient une longue liste de braves, en dehors des noms des morts qu'elles avaient abrités, demeurèrent éparses, brisées, mutilées. Quand, à son arrivée en Chine, M. Bapst visita le cimetière, il fut péniblement frappé à la vue de ces débris. Il décida de faire réédifier le monument, mais de le transférer avec les cendres qu'il recouvre, au cimetière français du Pei-Tang, où il sera plus en sécurité, sous la protection de la Légation et de nos soldats.

Au commencement de 1907, dès que la température le permit, les travaux commencèrent. Le chef de bataillon Laribe, commandant de la garde de la Légation, chargé de les diriger, s'acquitta de cette mission avec le zèle le plus touchant.

En même temps, M. Bapst faisait ramener à Péking les restes du capitaine comte Albéric de Damas, tué au combat de Tcheng-Kia-Ouan, le 18 septembre 1860 et inhumé aussi à Tcheng-Fou-Sen; sur son ordre encore, on rechercha les tombes de nos morts de la campagne de 1900-1901, dispersées dans le Petchili. Toutes furent groupées au cimetière du Pei-Tang, où des monuments simples, tous pareils, une dalle, une croix de pierre blanche, furent préparés pour les recevoir. Le monument aux morts de 1860 s'élève au milieu de ce champ funèbre, encadré, de chaque côté, à quelque distance, par deux pyramides, l'une à la mémoire des soldats, l'autre à celle des marins tombés en 1900-1901.

DANS QUELLE MESURE UNE FORÊT ARRÊTE-T-ELLE LE VENT ?

On sait, depuis longtemps, qu'une forêt, et même un simple rideau d'arbres, constitue un abri sérieux contre le vent; mais on n'a pas encore déterminé scientifiquement dans quelle mesure s'exerce cette influence. Ce petit problème a tenté M. Murat, directeur de l'Institut météorologique de Roumanie, qui a choisi pour champ d'études la région la plus venteuse de Roumanie. Les observations ont été faites près de la forêt de Ghimpatz, d'une contenance de 70 hectares, formée d'acacias ayant trente-cinq ans d'âge et environ 10 mètres de hauteur.

M. Murat arrive à la conclusion suivante : « La plus grande influence que la forêt peut exercer sur le vent se réduit à la diminution de sa vitesse au delà de la forêt; à 50 mètres de cette dernière, la diminution peut atteindre de 3 à 12 kilomètres à l'heure. Mais cet abaissement n'est senti que jusqu'à 100 mètres de la forêt. La vitesse augmente ensuite rapidement, et, vers 500 mètres, elle redevient ce qu'elle était en avant de la forêt. »

TRENTE-SEPT MILLIARDS DE BREVETS. M. A.-S. Fitch a cherché à établir le

montant des dépenses occasionnées par les brevets d'invention depuis leur origine. Il a été pris actuellement 2.500.000 brevets, dont un million aux Etats-Unis; les sept huitièmes du chiffre total datent des cinquante dernières années.

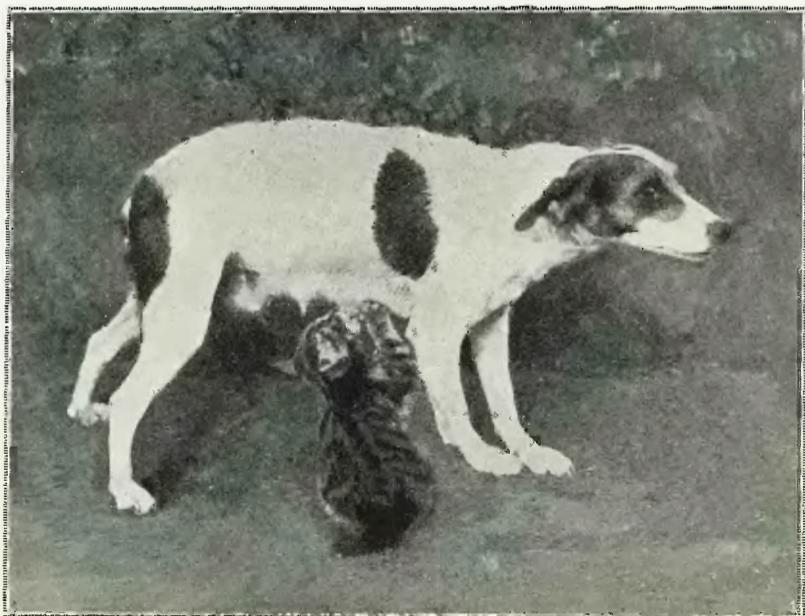
Le gouvernement des Etats-Unis a touché, pour ces brevets, 280 millions de francs; les autres Etats, 450 millions. Les frais de rédaction, d'études et de mise au point, qui varient, en moyenne, de 1.000 à 1.500 francs pour chaque titre, représentent une somme de 5 milliards. D'autre part, 12 milliards auraient été dépensés pour appliquer les bons brevets, et les mauvais auraient procuré une perte égale. Enfin, les procès, à peu près inévitables en la matière, auraient absorbé 7 milliards. On arrive ainsi à un total d'environ 37 milliards.

M. Fitch souhaite que la publication de ces chiffres décourage les inventeurs. La chose est fort douteuse et ne paraît guère désirable, car, en regard de cette somme énorme qui, tout en ayant finalement profité à la masse, aurait pu être employée de façon plus utile, il serait facile de placer ce que l'humanité doit aux inventeurs.

CHIENNE ALLAITANT UN CHAT.

L'instinct maternel des animaux se manifeste parfois de façon curieuse, et il n'est pas très rare de voir de jeunes fauves élevés par des femelles d'une race domestique, généralement des chiennes, ou réciproquement. A diverses reprises, nous avons signalé, avec gravures à l'appui, des cas de ce genre.

Le fait d'une chienne allaitant un chat semble moins fréquent; il vient de se produire à Monza (Italie). Une chienne fox-terrier, appartenant à M^{me} Scabari, a adopté un petit chat orphelin. La mère et l'enfant se portent à merveille, et leur heureuse propriétaire espère que, durant de longues années, on les verra dormir dans son salon sur le même coussin.



Chienne fox-terrier allaitant un jeune chat.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE AUX ETATS-UNIS

L'industrie automobile fait, aux Etats-Unis, des progrès rapides. Les exportations, qui atteignaient à peine un million de dollars en 1902 et un million et quart en 1903, ont, pour l'exercice 1906-1907, dépassé 5 millions et demi de dollars.

Sur ce chiffre, l'Angleterre a pris 1,5 million; le Canada, 1; le Mexique, 1; la France, 1/2; l'Italie, 1/4. Le reste a été absorbé par la Chine, le Japon et les pays tropicaux.

Les Etats-Unis viennent ainsi au second rang, immédiatement après la France, pour l'exportation des véhicules mécaniques. Leur importation, pour la même période 1906-1907, s'est élevée à 4 millions et demi de dollars, dont 3 ont été payés à la France. Le reste se répartit entre l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne.

LES FINANCES DES COMMUNES FRANÇAISES.

Actuellement, le nombre des communes de France s'élève à 36.216, occupant une superficie de 263.836 hectares.

Notons que cette superficie est de 16.690 hectares supérieure à celle récapitulée en 1905, augmentation provenant de communes nouvellement cadastrées en Haute-Savoie.

La moyenne générale de la superficie par commune est donc de 1.462 hectares.

Pour l'ensemble des communes, les recettes ordinaires s'élèvent, d'après les prévisions budgétaires, à la somme de 879 millions 300.406 francs, somme dans laquelle Paris, à lui seul, entre pour 364 millions 873.910 francs. Quant aux dépenses, elles sont prévues à 838.398.942 francs, dont 364.873.910 francs pour Paris.

L'excédent des recettes sur les dépenses ordinaires atteint donc à peine 35 millions.

Il y a dix ans, le total des recettes des communes était de 751.770.240 francs; et celui des dépenses, de 718.381.279 francs.

Dans le même temps, les recettes et les dépenses de la ville de Paris ont augmenté d'environ 62 millions et demi.

Quant au produit total de l'octroi, il est tombé, en dix ans, de 316.627.268 à 267.091.419 francs. A Paris, en chiffres ronds, les recettes de l'octroi sont passées de 155 à 108 millions.

La dette communale était, en 1906, de 4.082.010.198 francs.

INAUGURATION DE L'« AVIATION-CLUB » DE FRANCE.

Grâce à l'heureuse initiative de M. Paul Roger, avocat — déjà fondateur et directeur de la *Revue de l'aviation* — nos aviateurs, non contents de persévérer dans leurs tentatives individuelles, viennent de créer un grand club, afin de grouper leurs efforts, et de faciliter leur tâche aux chercheurs en mettant à leur disposition un terrain d'expérience et même des capitaux. Le dîner d'inauguration de l'« Aviation-Club » a eu lieu, le 5 octobre dernier, dans les magnifiques salons occupés, boulevard des Italiens, par le nouveau cercle. A ce dîner, où assistaient en grand nombre les notabilités de l'aviation et de la presse, des toasts, ont été prononcés par MM. Delagrangé, président de l'« Aviation-Club », Voisin, le capitaine Ferber, Franz-Reichel, etc.



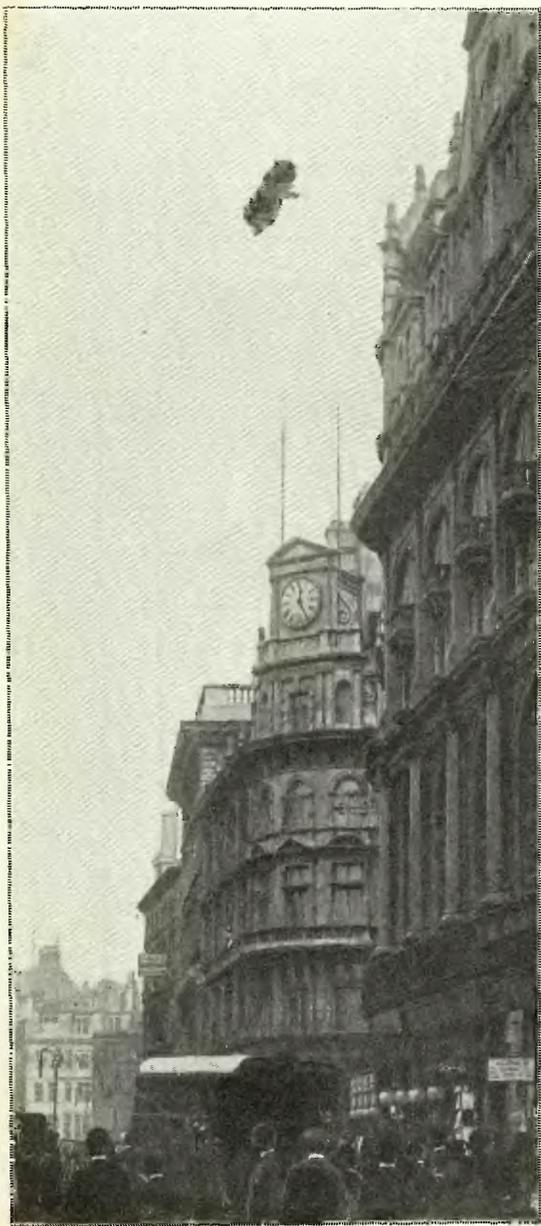
A LONGCHAMP. — Arrivée du prix du Conseil municipal devant une foule... de parapluies. — Phot. Tresca.

LE GRAND PRIX D'AUTOMNE

Dimanche dernier, a été disputé, sur l'hippodrome du Bois de Boulogne, le Grand Prix d'Automne, ou prix du Conseil municipal, doté de 100.000 francs. Hélas ! cette solennité sportive, destinée, dans l'esprit de ses fondateurs, à rappeler à Paris les élégances tentées de s'attarder en leurs villégiatures, et de fournir, à la rentrée, un pendant au Grand Prix de Paris qui, en juin, marque la fin de la « saison », fut, cette année, extraordinairement maussade. De l'après-midi, il ne cessa de pleuvoir, et ce fut sous une ondée diluvienne que se courut la grande épreuve gagnée par *Luzerne*, à M. L.-N. André.

DESTRUCTION DU DIRIGEABLE ANGLAIS

L'état-major de l'armée anglaise venait d'expérimenter, tout récemment, son premier dirigeable. L'aéronat, établi sur les plans du colonel Templer et de M. Mac-Wade,

Le dirigeable anglais *Nulli-Secundus* au-dessus de Londres.

qui y travaillaient depuis six ans, avait, selon le désir du roi, reçu le nom de *Nulli-Secundus*.

Par sa forme cylindrique et arrondie aux extrémités, il rappelait assez le profil du *Zeppelin*. Mais l'enveloppe,

en baudruche, ne mesurait que 34 mètres de longueur sur 3 m. 30 de diamètre.

Ce cadre était muni à l'arrière d'un gouvernail en toile dessinant un hexagone irrégulier. Des dispositifs en toile servaient à régler la montée et la descente. Enfin, au cadre était suspendue une nacelle en aluminium qui portait à l'avant une hélice actionnée par un moteur de 50 chevaux.

Dès sa première sortie, à Farnborough, le *Nulli-Secundus* avait enlevé trois personnes, avec 650 livres de lest, et manœuvré, à une vitesse moyenne de 24 kilomètres à l'heure, contre un vent de 16 kilomètres. Il avait continué ses essais avec un certain succès, et, ces jours derniers, on le voyait évoluer au-dessus des rues de Londres. Mais, après être allé aborder au Crystal-Palace, il n'avait pu regagner immédiatement son camp d'Aldershot. Il attendit plusieurs jours l'occasion favorable de reprendre sa route; il pensa l'avoir, jeudi matin, et sortit : une bourrasque de vent le détruisit complètement, et il n'en reste qu'une masse confuse de soie dégonflée, de tubes et de cordes.

UN MONUMENT PRUSSIE A VILLIERS-SUR-MARNE

Pour honorer la mémoire des nombreux soldats saxons qui furent tués, le 2 décembre 1870, à Villiers-sur-Marne, les sociétés d'anciens militaires de Saxe ont fait élever, dans le cimetière de cette localité, un mausolée. Ce monument — une pyramide — a été inauguré mercredi par une délégation de soixante-dix vétérans saxons conduits par M. Thielmann, conseiller intime à l'ambassade d'Allemagne, remplaçant M. de Radolin, et par le lieutenant Frank, un des attachés militaires. Il ont été ensuite déposer une couronne sur le monument élevé aux soldats français.

UN GRAND MARIAGE A LA MADELEINE

Le commandant Henri Lasson, l'un des membres, très sympathique, de la maison militaire du président de la République, vient d'épouser M^{lle} Kester, fille de M. Kester, membre de la Chambre de commerce de Paris.

Le mariage civil avait été célébré le samedi 5 octobre à la mairie du 1^{er} arrondissement. M. Fallières était l'un des témoins du commandant Lasson. Le mariage re-

ligieux eut lieu, mardi, à la Madeleine. Le président de la République s'y était fait représenter par M. Jean Lanes, secrétaire général de la présidence.

M. l'abbé Noyer, premier vicaire de Saint-Gervais, officiait.



Le mariage du commandant Lasson à l'église de la Madeleine.

Une assistance extrêmement brillante, composée de notabilités de l'armée, du monde, de la politique, des arts et de l'industrie, était venue apporter aux jeunes époux et à leurs familles des vœux et des félicitations.



La délégation des vétérans saxons devant le monument prussien de Villiers-sur-Marne.